# Aide à la prédication

## Ezechiel 2,1-5 (6-7) 8-10 ; 3,1-3

## Dimanche 8 février 2026

Kévin Buton, pasteur vicaire à Saint-Matthieu/Port-du-Rhin

**Cadre liturgique :** Nous sommes désormais sortis du temps de l'Epiphanie, qui nous ouvre liturgiquement à une série de manifestations divines culminant avec la Transfiguration. Or, une fois que Jésus a été ainsi reconnu par ses disciples les plus proches comme « *le Christ, le fils du Dieu vivant* » (Mt 16,16), le dernier acte de la pièce peut se mettre en œuvre. C'est le début de la marche vers Jérusalem, et Jésus sait déjà que le chemin qu'il s'apprête à suivre le conduira vers sa Passion (trois annonces de la Passion encadrent la Transfiguration : Mt 16,21-23 ; 17,22-23 ; 20,17-19). C'est dire si, pour les disciples comme pour nous, c'est l'heure du choix : suivrons-nous Jésus sur cette voie ?

Le dimanche de la Sexagésime, comme son nom l'indique (*sexagesimus* : « soixantième » en latin), est en effet le soixantième jour avant Pâques. C'est l'ombre de la croix qui se laisse déjà deviner, avant le dimanche Estomihi qui suivra. Mais pour l'instant, tout semble ouvert : c'est le moment de se mettre à l'écoute de Dieu et de nous décider en faveur ou contre son message. « *Aujourd'hui, si vous entendez la voix du Seigneur, n'endurcissez pas votre cœur* » (He 3,15, mot d'ordre de la semaine).

**Problématique :** Le texte du jour est tiré du récit de vocation du prophète Ezéchiel. Il est marqué par l'image du livre roulé qu'Ezékiel doit manger pour faire sien l'oracle divin. Lorsqu'il s'exécute, il s'aperçoit que le rouleau goûte le miel et s'avère délicieux. Pourtant, son contenu est rempli de « *Lamentations, gémissements et plaintes* » (2,10). Et pour cause, le prophète est sur le point d'annoncer la destruction de Jérusalem et de son temple par l'épée et le feu des Babyloniens (en 587 avant notre ère). Aux captifs envoyés en exil, comme lui, il promet de longues décennies de souffrance. Comment une telle parole pourrait-elle être « *douce comme le miel* » (3,3) ?

**Eléments de prédication :**

*a) Ezékiel, la passivité sous l'action de Dieu*

Le début du livre d'Ezékiel relève du récit de vocation, qui envoie le prophète en mission de la part de Dieu. Cet épisode inaugural est frappant car il s'ouvre sur une vision spectaculaire, celle d'un chariot céleste qui manifeste toute la gloire de Dieu auprès d'Ezékiel. Ce dernier en paraît presque écrasé, il restera prostré durant sept jours avant de pouvoir débuter sa mission. Cette seconde vision, celle du rouleau à avaler, présente les mêmes caractéristiques « mystiques » que la première et elle la suit immédiatement.

Cette sensibilité mystique du livre d'Ezékiel ne se manifeste pas simplement ici par la vision spectaculaire, mais aussi par l'attitude d'Ezékiel, étonnamment passive sous la main de Dieu. Il ne discute pas (on sait que, dans ce genre de récits, le prophète a souvent tendance à se regimber contre la volonté divine), il se laisse relever par « l'esprit » (*ruach* v. 2,2, qui signifie autant *esprit* que *vent* ou *souffle*), avale le rouleau qu'on lui tend, puis il est finalement enlevé au terme de la vision pour retrouver les exilés. Cette forme de passivité devant la manifestation de la gloire de Dieu est caractéristique de nombreuses traditions mystiques.

> *On peut songer, par exemple, au quiétisme de madame Guyon, au XVII^e^ siècle, qui donna lieu à une opposition entre Fénelon, son défenseur, et Bossuet qui voyait d'un mauvais œil ce qu'il comprenait comme une forme de renoncement à l'action et de refus du monde. On pourrait encore illustrer cela par l'exemple de Maître Eckhart, qui, dans un sermon, présente la prière comme « détachement » (*Abgescheidenheit*) de tout désir et de toute volonté personnelle, jusqu'au désir de rejoindre Dieu comme un objet.*

Dans notre texte, nous ne savons pas ce que pense le prophète. Nous pourrions supposer qu'il est terrifié de devoir annoncer des lamentations à son peuple, et, qui plus est, à un public dont Dieu nous dit qu'il n'écoute pas ! Pourtant, cet esprit divin qui le secoue ainsi l'a également « *mis debout* », relevé. La passivité de l'attitude corporelle d'Ezékiel, qui est agi plus qu'il n'agit, n'empêche pas qu'il soit porté en avant par la parole de Dieu. De plus, il avale passivement ce qu'on lui donne à manger, et qui devrait être amer au regard de son contenu (« *Lamentations, plaintes et gémissements* ») ; or cet aliment s'avère délicieux. Ainsi, en se concentrant d'abord sur le personnage d'Ezékiel, on découvre un prophète qui accepte de se laisser porter par un Autre que lui, et qui en sort certainement bouleversé, mais aussi transformé positivement par cette expérience. Reste à examiner ce qu'il en est du message qu'il devra porter au peuple.

*b) Le livre, doux aux lèvres, amer au ventre*

Concentrons-nous maintenant sur le livre que reçoit Ezékiel. A l'époque, les livres se présentent sous forme de longs papyrus, dont les feuilles sont cousues ensemble puis enroulées. Détail intéressant : on n'écrit normalement qu'au recto d'un rouleau de papyrus ; en précisant que ce rouleau est écrit des deux côtés de la feuille, l'auteur exprime d'une belle manière la « saturation » des malheurs qui échoient à Israël sur le point d'être détruite.

> *On peut souhaiter aller plus loin avec le symbolisme du recto-verso en rappelant que ce sont les chrétiens, en passant du rouleau au codex, qui ont commencé à écrire des deux côtés de la feuille de papyrus. Le codex, ne se présente plus sous la forme d'un rouleau mais ressemble à notre livre : les feuilles de papyrus sont superposées les unes aux autres et cousues au niveau de la tranche. Cela permet un transport et une consultation plus aisés, et libère le verso pour l'écriture. On pourrait faire une lecture symbolique de ce détail historique, pour montrer que les terribles malheurs qui se sont abattus sur Israël n'ont pas conduit à l'abandon de ce peuple par Dieu. Celui-ci a envoyé son Fils qui a comblé Israël et le reste de l'humanité de bénédictions, assez pour remplir un livre au recto et au verso. A la saturation de l'écriture du rouleau répond la saturation du codex de la bonne nouvelle.*

Cette image du rouleau à manger se retrouve dans le livre de l'Apocalypse en des termes très semblables : « *Je pris le petit livre dans la main de l'ange et le mangeai. Dans ma bouche il avait la douceur du miel, mais quand je l'eus mangé, mes entrailles en devinrent amères* » (Ap 10,10). On retrouve le même contraste entre la douceur de la mastication et le contenu douloureux (cette mauvaise nouvelle est littéralement « dure à digérer » !)

On peut comprendre l'amertume, au regard des tribulations qui sont annoncées (dans le livre d'Ezékiel comme dans l'Apocalypse). Mais comment comprendre la douceur de la Parole de Dieu ? Vient-elle du fait que le peuple sera ultimement sauvé, car Dieu peut faire revivre même des ossements desséchés (Ez 37,1-14) ? Si c'est le cas, il faudrait admettre que le salut est déjà présent mystérieusement à travers la souffrance, même si pour l'instant cette dernière paraît l'emporter. On mettrait ici l'accent sur la présence de Dieu, qui peut se manifester à la fois dans sa colère et dans son amour. Luther parlait ainsi de « la main gauche » de Dieu, du *Deus absconditus*, qui marque parfois douloureusement toute la distance entre la perfection de Dieu et l'insignifiance humaine. Il est vrai que cette distance entre Dieu et sa créature est suffisamment marquée dans le texte, notamment par le fait que la voix céleste désigne Ezékiel comme un « *fils d'homme* » (v. 2,1), simple être humain face à la gloire du Seigneur.

*A propos de la mention du «* fils d'homme *», on peut la mettre au profit de la lecture symbolique esquissée plus haut, laquelle voudrait dresser un pont entre le message de l'Ancien Testament et la révélation chrétienne. En effet, on sait que ce syntagme de «* fils d'homme *» (*ben-adam*) sera appelé à une belle postérité en passant dans la littérature apocalyptique, où elle désigne le messie dans le livre de Daniel, avant que Jésus de Nazareth ne reprenne ce titre à son compte. C'est un retournement intéressant d'une notion qui, initialement destinée à marquer la distance infinie entre Dieu et sa créature, est employée pour marquer la proximité entre Jésus et son Père. On pourrait jouer sur l'histoire de ce terme pour tenter une lecture symbolique de l'épisode : de la même manière que le rouleau de lamentations d'Ezékiel a été corrigé par le codex de la bonne nouvelle du salut en Jésus-Christ, de même la distance infinie entre Dieu et l'être humain a été comblée par le Dieu qui s'est fait homme.*

On pourrait également interpréter ce goût de miel non pas tant au regard du contenu ultimement positif de la parole de Dieu – quoique difficile à digérer sur le moment – que du fait même qu'une parole divine est adressée à l'être humain. C'est peut-être une interprétation plus mystique, ou plus individuelle, mais il est certain que lorsque Dieu s'adresse à une personne, celle-ci s'en trouve transformée de fond en comble. Elle brûle d'un amour qui lui permet de supporter toutes les épreuves avec patience et dans la certitude qu'elle n'est pas abandonnée de Dieu. Ainsi, le contenu du message divin peut être douloureux et les épreuves annoncées nombreuses, mais avoir fait l'expérience de l'écoute de cette parole est salutaire car c'est Dieu qui a parlé.

*c) Qu'ils écoutent ou qu'ils n'écoutent pas, Dieu parle*

Quelle que soit l'ambivalence du prophète à l'égard de la parole qu'il est chargé de porter au nom de Dieu, il n'en demeure pas moins que celle-ci sera mal reçue par son auditoire. Le rejet de ce message, certes douloureux, est nettement annoncé par la voix divine. Cela est encore renforcé si vous choisissez de lire les versets 2,6-7, qui sont proposés en lecture facultative, et qui se concentrent sur la résistance que cette parole engendrera. C'est effectivement une responsabilité écrasante que de devoir porter un tel message de mort et de désolation.

Mais est-ce véritablement notre responsabilité ? Dieu ordonne à Ezékiel de parler, et ce « *qu'ils écoutent ou qu'ils n'écoutent pas* » (v. 2,5.7). Autrement dit, que les êtres humains écoutent ou qu'ils n'écoutent pas, Dieu parle. Le devenir de cette parole n'appartient pas au prophète. Ce dernier n'est pas la parole, il n'est que le porte-parole. Il est certes tenu de parler, mais la parole qu'il transmet ne lui appartient pas, pas plus que les effets de cette parole sur son interlocuteur.

*On peut renforcer cette interprétation avec la suite du texte, en particulier Ez 3,16-21 : Dieu dit en substance à Ezékiel : « Si je dis au méchant qu'il va mourir, et que tu ne l'avertis pas, il mourra de son péché mais c'est à toi que je demanderai compte de son sang. Mais si tu l'avertis de sa faute et qu'il persiste, il mourra de son péché mais toi, tu auras la vie sauve. » La responsabilité du prophète est dans la transmission du message, mais cette transmission seule suffit, il n'est pas tenu pour responsable de la bonne effectuation du message. Pour le dire avec de l'humour, le prophète a une obligation de moyens, et non pas une obligation de résultats !*

Le prophète pourrait être tenté de capturer la vérité qu'il annonce. Cela serait le cas s'il se tenait lui-même pour le dépositaire privilégié de cette vérité, et qu'il usait de ce privilège pour exercer son pouvoir sur les autres. Il n'est pas d'ailleurs besoin d'être grand prophète pour éprouver cette tentation : lorsque nous sommes persuadés d'avoir raison, d'être dans le vrai, nous voulons que les autres nous écoutent et qu'ils se rangent à notre avis. Même une vérité authentique peut ainsi nous rendre aigris si nous n'acceptons pas de la laisser nous quitter pour être reçue, ou pas, à l'extérieur de nous. C'est peut-être la raison pour laquelle ce que mange le prophète prend un goût amer dans son ventre, mais devient du miel sur ses lèvres. La vérité peut empoisonner le corps qui cherche à la retenir pour lui-même, à s'en nourrir exclusivement. Inversement, elle devient bonne lorsqu'elle passe sur les lèvres pour être transmise.

*On peut rapprocher ce texte, sur ce point, de la parabole du semeur qui est également proposée à la lecture ce dimanche (Lc 8,4-8). Le semeur ne fait que répandre à grandes poignées la semence, mais il n'est pour rien dans la manière dont elle fructifiera. Au-delà de celui qui sème, qui pourrait être n'importe qui, il y a la terre où tombe la graine et sa mystérieuse qualité d'accueil.*

Cette transmission de la parole implique qu'elle échappe à celui qui n'en est que le porte-parole. La parole de Dieu est foncièrement libre, elle n'appartient pas au prophète ou à l'homme d'Eglise, et chacun la reçoit différemment. Nous avions cité l'Apocalypse où nous trouvons le même commandement de digérer le livre de la parole : c'est à chacun de nous de faire le choix de s'en nourrir, sans nous laisser effrayer par son amertume. Et, une fois que nous avons fait nôtre cette nourriture, que notre organisme l'a assimilée, il nous faut encore la laisser aller. C'est encore, en effet, l'Apocalypse qui nous dit : « *Ne garde pas scellées les pages de ce livre* » (Ap 22,10), n'y met pas un point final en ta personne, mais transmets-le pour que d'autres puissent le lire. Aussi bien, il ne t'appartient pas.